

Gilles Bataillon

Centro Francés de
Estudios Mexicanos y
Centroamericanos
(CEMCA)
Centro de Investigación
y Docencia Económica
(CIDE)
gilles.bataillon@cide.edu

François-Xavier Guerra un grand historien

NÉ EN 1942 en Espagne, François Xavier Guerra est décédé le 10 novembre 2002 des suites d'un cancer. Le propos n'est pas ici d'évoquer en détail une biographie: un homme né espagnol et mort français, un historien et un membre éminent de l'Opus Dei. Il n'est pas non plus, pas encore, de relire et d'analyser avec la distance nécessaire une œuvre particulièrement dense. Il est plus simplement de rappeler brièvement la sympathie qu'inspirait un grand professeur et la fécondité de ses travaux.

Disons tout d'abord sa simplicité et sa réelle modestie. Il était du petit nombre de ceux qui, ayant lu et réfléchi plus que beaucoup, étaient capables d'accueillir et d'écouter des débutants, étudiants de maîtrise ou de DEA, jeunes thésards. Cette écoute n'était jamais complaisante et se doublait de la capacité de réorienter nettement une recherche au travers d'une discussion où la persuasion et la raison éclipsaient toute autorité et toute morgue hiérarchique. Alors que tant d'autres bradaient des soutènements, il savait en faire des moments de discussion féconde pour l'impétrant comme pour les autres membres du jury. De même, était-il dans des tables rondes ou des colloques un remarquable discutant, tout à la fois mesuré et clair et au besoin légèrement ironique devant les

pontifiants. Il savait enfin user d'une langue droite dans un milieu où le ton est trop souvent à la composition.

Il faut dire maintenant quelle fut la révolution que provoqua la publication de sa thèse *Le Mexique. De l'Ancien Régime à la Révolution* (1985). L'histoire de la Révolution mexicaine semblait, à bien des égards, assoupie depuis les travaux novateurs de Jean Meyer sur la *Christiade* (1972). Nul doute que des travaux importants, telle la vingtaine de volumes de *la Historia de la Revolución Mexicana*, coordonnés par Luis González, ou les travaux de Friedrich Katz, n'aient été publiés pendant ce laps de temps. Mais ceux-ci constituaient plus des mises à jours ou des reprises systématiques d'aperçus novateurs souvent esquissés dans des travaux antérieurs, ceux de Luis González sur le Cardénisme, comme ceux de Meyer sur Calles et les Cristeros. François Xavier Guerra reprenait lui à frais nouveaux une question essentielle à l'étude de la révolution: en quoi la société sur laquelle avait régné Porfirio Díaz et qu'il avait pour une part remodelée était une société d'Ancien Régime par-delà les apparences juridiques. Une telle question bouleversait une histoire déterministe qui voyait dans le caciquisme et le caudillis-

me la conséquence de la prédominance de certaines structures socio-économiques féodales. S'inspirant simultanément des deux grands ouvrages de Tocqueville, Guerra sut au contraire montrer comment ces institutions furent les formes politiques d'une modernité non libérale et comment cette modernité fut celle de la préservation d'une société d'ordres, où les acteurs collectifs, clans familiaux et parentèles, réseaux de clientèle et de compérage, villes et *pueblos* jouèrent un rôle de premier plan. Le Porfiriat fut aussi une société hiérarchique où, par-delà le langage juridique de l'individualisme égalitaire, les relations socio-politiques usèrent du langage de la coutume et des privilèges. Contrairement à ce que beaucoup avaient cru, les libéraux mexicains héritiers de Juárez n'avaient pas accompli ce travail de niveleur qui avait été celui de la monarchie absolue française créant des sujets égaux devant le monarque. Dans un esprit fort proche de celui de Serge Gruzinski¹, il soulignait aussi les parentés et les processus d'emprunts entre les communautés rurales indiennes et métisses. Quelles

1 Notons que son premier ouvrage, *Les hommes-dieux du Mexique, pouvoir indien et société coloniale, XVI^e-XVIII^e siècles*, Éditions des archives contemporaines, Paris, 1985, parut la même année que celui de Guerra.

que soient les avancées des lois de sécularisation, les membres de ces héritières des *Repúblicas de indios* et des *Repúblicas de españoles*, ces communautés se comportaient non comme des agrégats d'individus mais comme les membres d'un corps collectif d'Ancien Régime.

La deuxième grande innovation de l'analyse de Guerra tient à ses vues, là aussi très novatrices, sur les débuts de la Révolution. À la différence de Alan Knight² qui vit dans le renversement de Porfirio Díaz un mouvement d'origine essentiellement populaire et agraire, Guerra montra avec infiniment plus de justesse comment la Révolution s'inscrivit dans la conjonction de trois éléments: un mécontentement social grave, un langage politique unificateur (la non-réélection), un vide du pouvoir en place (le vieillissement du Président)³. Et il décrivit avec une rare finesse tout un processus politique qui permit le basculement d'une situation apparemment stable à l'avènement du nouveau. Comment un pouvoir en place perdit tout à la fois sa capacité à coopter les élites, à briser les oppositions populaires ou rurales. Comment un opposant, Francisco Madero s'imposa au gré des circonstances, forgeant tour à tour un langage politique neuf et incarnant, avant même son élection, ce au sens quasi christique du terme, l'idée d'un nécessaire renouveau.

C'est peu dire que son livre fit événement, il constitua de fait un avant et un après, non seulement dans l'historiographie de la révolution mexicaine, mais au-delà dans

l'étude des formes politiques latino-américaines. Il apprit à s'interroger tout à la fois sur les représentations et les pratiques politiques sans plus seulement chercher à y voir des reflets des infrastructures économiques. Il redonna non seulement une dignité au politique, mais réapprit à prendre au sérieux les jeux d'acteurs à la manière du Marx du *18 brumaire*, de Michelet et de Quinet dans leurs respectives histoires de la Révolution française. Les meilleures preuves de cette nouveauté et de cette fécondité tiennent à la vigueur des réactions que l'ouvrage suscita. Il eut ses grands et petits détracteurs notamment dans le monde anglo-saxon où certains prirent de très haut cette histoire philosophique basée sur la plus implacable des éruditions. D'autres furent plus bas dans leurs propos appelant à la méfiance devant un "historien de l'Opus".

Il conduisit aussi nombre d'historiens et de sociologues à étudier, tant sous sa direction dans de multiples thèses que dans un dialogue d'égaux, tout à la fois les guerres d'indépendances, que les régimes qui en furent directement issus, que les pratiques électorales et les formes de sociabilité de cette modernité non libérale⁴. Ce premier travail américaniste fut aussi pour lui le point de départ d'une réflexion comparative sur les indépendances latino-américaines, *Modernidad e independencias. Ensayos sobre las revoluciones hispánicas*⁵ (1992),

comme sur les pratiques du *pronunciamento*.⁶

Il convient maintenant de voir *plus oultre*, c'est-à-dire en direction de questions qu'il n'aborda pas directement mais qui gagneront à être étudiées en s'adossant à ses perspectives. Les dictatures centraméricaines instaurées dans les années 1930, comme les régimes militaires qui leur succéderont dans les années 1950 mériteraient d'être reconsidérées systématiquement à la lumière de ses analyses du Porfiriat. De même la fin de la dynastie des Somoza, comme l'ébranlement des régimes militaires centraméricains qui s'en suivit devraient être scrutées en s'inspirant de sa réflexion sur l'avènement révolutionnaire au Mexique. Enfin c'est toute sa réflexion sur le Porfiriat, comme modernité non libérale et de fait anti-démocratique, qui pourrait inspirer avec bonheur la réflexion sur ce Porfiriat modernisé que fut à bien des égards le long règne du PRI.

2 Dont la thèse *The Mexican Revolution* paraîtra un an plus tard.

3 Je suis l'excellente présentation du débat Guerra- Knight de François Chevalier dans son remarquable manuel, *L'Amérique latine de l'Indépendance à nos jours*, Nouvelle Cléo, PUF, Paris, 1993.

4 On se reportera entre autres aux deux volumes de *L'Amérique latine face à la Révolution française*, tome 1, Caravelle 54, 1990; tome 2, *Cahiers des Amériques latines* 10, 1991; à son article en collaboration avec Marie Danielle Démelas, La révolution de Cadix, *La pensée politique* 1, Gallimard, Paris 1993, comme au volume co-dirigé avec Annick Lempérière, *Los espacios públicos en Iberoamérica. Ambigüedades y problemas. Siglos XVIII-XIX*, Fondo de Cultura Económica y CEMCA, México, 1999.

5 Fondo de Cultura Económica, México, 1992.

6 El pronunciamento en México: prácticas e imaginarios, *Trace* 37, CEMCA, México, 2000.